

Tonino Benacquista

Malavita encore



Extrait de la publication

folio

Tonino Benacquista

Malavita encore

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Après avoir exercé divers métiers qui ont servi de cadre à ses premiers romans, Tonino Benacquista construit une œuvre dont la notoriété croît sans cesse. Après les intrigues policières de *La maldonne des sleepings* et de *La commedia des ratés*, il écrit *Saga* qui reçoit le Grand Prix des lectrices de *Elle* en 1998, et *Quelqu'un d'autre*, Grand Prix RTL-Lire en 2002.

Scénariste pour la bande dessinée (*L'outremangeur*, *La boîte noire*, illustrés par Jacques Ferrandez), il écrit aussi pour le cinéma : il est coscénariste avec Jacques Audiard de *Sur mes lèvres* et de *De battre mon cœur s'est arrêté*, qui leur valent un César en 2002 et 2006.

En pensant à Claire et à Florence.

Et aussi à Westlake, le Don de tous les « Don ».

L'écrivain américain Frederick Wayne n'avait jamais été un grand spécialiste du malheur. Il n'en avait connu qu'un seul, bien réel, mais dans une autre vie.

Ce matin-là, au comptoir d'un bistrot, il surprit la conversation de deux dames qui sirotaient leur grand crème en revenant du marché. L'une d'elles se plaignait que son mari « allait voir ailleurs ». Elle en avait la preuve et elle en souffrait. Toujours curieux de nouvelles tournures, Fred tenta de traduire cet *aller voir ailleurs* en anglais sans y voir d'équivalent, changea l'ordre des mots, puis se concentra sur cet *ailleurs* dont il pressentait la part d'ombre et de malaise. Depuis, la dame avait constaté comme un rapprochement, difficile à expliquer mais réel : son mari était de nouveau attentif à elle ; il était bien le type dont elle était tombée amoureuse dix-sept ans plus tôt. De s'en rendre compte dans ces circonstances-là lui fendait le cœur. « À quelque chose malheur est bon », conclut la copine pour tenir son rôle.

Dans la douceur de cette fin janvier, Fred remonta vers le petit village de Mazenc où, au flanc d'une colline, sa villa dominait les vergers et les lavandes de la Drôme provençale. Il posa ses courses sur la table de la cuisine et, de peur d'oublier, nota sur le bloc-notes mural :

« À quelque chose malheur est bon = *A blessing in disguise* »

Déçu de n'avoir pas trouvé mieux, il s'en prit au proverbe lui-même et chercha à contredire tant de sagesse populaire. À part l'expérience qui en découlait, à quoi malheur était-il bon ? Fallait-il se réjouir pour cette femme qui allait donner un nouveau départ à son couple, ou la plaindre d'avoir un mari assez bête pour se faire prendre ? ou, pire encore, pour revenir vers elle un soir, la queue entre les jambes, et tout avouer ? Le grand mépris de Fred pour la repentance s'exprimait une fois de plus. Si naguère il avait trompé Maggie, sa femme, il avait eu la décence de le garder pour lui et de prendre assez de précautions pour lui éviter de souffrir. Et même quand elle avait eu la preuve de son adultère, il était parvenu à lui faire croire à une histoire aussi extravagante que les romans qu'il écrivait aujourd'hui.

En fait de romans, il s'agissait plutôt de Mémoires à peine transposés. Avant de songer à se confronter à la page blanche, Fred avait entendu dire que les écrivains américains avaient vécu avant d'écrire ; ils n'étaient pas nés dans des familles lettrées et se gorgeaient d'expériences avant de se lancer dans de grandes fresques qui retraçaient à la fois leur propre

histoire et celle de leur pays. Chasseurs, détectives privés, pilotes, boxeurs ou reporters de guerre, ils décidaient un jour que leur parcours méritait d'être raconté. De fait, Frederick Wayne s'inscrivait en plein dans ce processus qui lui donnait une légitimité d'auteur. Car Fred ne s'était pas toujours appelé Frederick Wayne. Cinquante ans plus tôt, dans l'État du New Jersey, il avait vu le jour sous le nom de Giovanni Manzoni, fils de César Manzoni et d'Amelia Fiore, eux-mêmes enfants d'immigrés siciliens. Ils avaient prospéré dans une tradition familiale qui avait marqué du sceau de l'infamie l'âge d'or des États-Unis d'Amérique. Giovanni Manzoni était un héritier direct et légitime de la *Cosa Nostra*, appelée aussi *Onorata società* ou *Malavita*, mais dont le nom le plus courant rebutait les hommes de l'art en personne : la Mafia.

Dès lors, l'idée même de malheur, dans l'esprit du jeune Manzoni, c'était avant tout le malheur des autres. Et le malheur des autres n'était bon qu'à une chose : le profit. Tout gosse, il avait gravi les étapes classiques d'un *wiseguy*, un affranchi. Il avait organisé sa première bande à onze ans, gagné ses premiers dollars à douze, connu sa première arrestation à quatorze et purgé sa première peine de prison dès l'âge légal — ces trois mois-là demeuraient un excellent souvenir, le contraire du malheur. Puis, après avoir fait ses classes dans l'extorsion de fonds, l'élimination de témoins gênants, l'intimidation de la concurrence, le prêt usuraire, le commerce du

vice et le braquage à main armée, on l'avait nommé *capo*, chef de clan.

Doué comme il l'était, il aurait pu devenir le seigneur absolu de l'empire mafieux, le *capo di tutti capi*, si un événement traumatisant ne l'avait forcé à une totale remise en question. À la suite d'une guerre entre deux gangs du New Jersey, le FBI l'avait mis devant un choix : trahir ses frères d'armes ou vieillir derrière des barreaux.

Le Witsec, le *Witness Protection Program*, un programme de protection des témoins, lui garantissait une nouvelle identité et un nouveau départ. Sa femme, soulagée, y avait vu une chance unique de donner à leurs gosses — une fille prénommée Belle, alors âgée de neuf ans, et un fils, Warren, de six — une enfance décente et un avenir hors du crime organisé. En témoignant, Manzoni avait fait tomber trois parrains de LCN¹, et cinq ou six de leurs équipiers directs, lieutenants et porte-flingues. Pour réduire leur peine, quelques-uns avaient balancé d'autres membres de la confrérie, et cette réaction en chaîne avait placé sous les verrous un total de cinquante et un individus.

Afin d'éviter les représailles des familles mafieuses qui avaient mis sa tête à prix pour la somme record de 20 000 000 \$, Giovanni, sous haute protection du FBI, avait été relogé de nombreuses fois à travers les États-Unis, avant d'être exilé en France où, depuis une dizaine d'années, il s'était fait oublier.

1. Abréviation utilisée par le FBI pour la Cosa Nostra.

Aujourd'hui, son dispositif de surveillance se réduisait à un seul agent, qui veillait sur sa personne physique et contrôlait ses communications. Avec le célèbre Henry Hill, protégé par le FBI depuis 1978, ou encore le redoutable Fat Willy, Manzoni était l'un des repentis les plus célèbres du monde.

Fort de son passé, il perpétuait donc la tradition de l'aventurier américain qui, à l'âge mûr, se doit de raconter ses exploits. Certains soirs de grande paix intérieure, il s'autorisait à penser que le destin l'avait fait naître dans une famille de gangsters à seule fin de devenir, plus tard, un auteur. Alors oui, dans son cas, il était bien forcé de souscrire à la sagesse populaire : *à quelque chose malheur est bon*. Il avait publié *Du sang et des dollars* puis *L'empire de la nuit*, signés du pseudonyme de Laszlo Pryor, faute de pouvoir signer Fred Wayne et encore moins Giovanni Manzoni.

Juste après le déjeuner, il s'installa à sa table de travail et commença un chapitre de son troisième ouvrage par une anecdote sur un de ses maîtres à penser, Alfonso Capone. Revenir sur l'enseignement des anciens lui paraissait essentiel.

Capone gardait toujours au fond de sa poche une poignée de macaronis crus. Quand une négociation se passait mal, il faisait craquer les pâtes entre ses doigts, ce que son interlocuteur identifiait comme le bruit de ses vertèbres broyées s'il refusait d'obtempérer.

Quand elle avait enterré sa vie de femme de gangster, Maggie avait cherché à se racheter aux yeux de Dieu en se mettant au service des plus démunis. Elle avait tout exploré, les organisations caritatives, les associations de quartier, les comités de soutien, et il s'en était fallu de peu qu'elle ne s'engageât dans une ONG qui luttait contre la famine à travers le monde. Maggie avait poussé le don de soi jusqu'au sacerdoce et s'imaginait un jour absoute d'avoir été Livia Manzoni, une *first lady* du crime organisé. Aux yeux des autres bénévoles, qui la traitaient de sainte, le cœur qu'elle mettait à l'ouvrage allait vite s'épuiser. Elle-même dut se rendre à l'évidence : la main qu'elle tendait vers le déshérité réclamait plus qu'elle ne donnait.

Son mari avait réussi avec une cruelle ironie à s'imaginer un avenir en puisant dans l'horreur de son passé. Chaque matin, il disparaissait dans une pièce vide qu'il appelait son *bureau* pour travailler à ce qu'il appelait son *roman*. Elle méprisait son travail d'écriture, qu'elle trouvait encore plus pitoyable que ses activités de mafieux, et pourtant, sans se l'avouer, elle l'enviait de croire à cette toute nouvelle vocation et de s'être donné les moyens de la vivre, lui, pas plus futé que la moyenne.

Selon elle, tout individu sur terre possédait un talent dont il devait faire profiter le plus grand nombre. Chez certains il s'imposait de lui-même, et les

plus déterminés en vivaient, mais pour la majorité la réelle difficulté consistait à le découvrir en cours de route. S'agissait-il d'une passion toujours évoquée mais jamais accomplie ? D'un vieux rêve abandonné en chemin ? D'un don immense qui attendait l'âge mûr pour se révéler ? D'un hobby qu'on avait tort de ne pas prendre au sérieux ? D'un savoir-faire dont seul l'entourage bénéficiait ?

Maggie ne se sentait pas une âme d'artiste et se voyait plutôt comme une simple ouvrière qui, à force de patience et de travail, touchait à l'excellence. Après avoir déserté ses œuvres caritatives, elle avait cherché ce fameux geste dans son quotidien, dans ses quelques loisirs, et même dans ses tâches ménagères. Jusqu'à ce déjeuner du dimanche où elle avait eu la révélation.

Pour remercier un couple de voisins d'un service rendu, Maggie n'avait pas ménagé sa peine. Le plat principal allait être servi, et sa petite famille n'avait pu s'empêcher de faire des effets d'annonce. Fred avait prétendu avoir épousé Maggie pour son corps mais être resté avec elle pour ses *melanzane alla parmiggiana*. Belle avait prévenu d'un *Vous allez voir, c'est une damnation, ce truc*, et Warren, que rien n'ennuyait plus que les conversations de voisinage, s'était présenté à table juste au moment des aubergines. Les invités, sommés de trouver le plat divin, s'étaient pourtant laissés prendre par un tourbillon de saveurs inconnues, tout en contraste, où le fruité, le piqué et le moelleux composaient une délicate alchimie.

— Maggie, non seulement ce plat est ce que j'ai mangé de meilleur de toute ma vie, dit le mari, mais c'est aussi le meilleur que je mangerai jamais.

— Ne dites pas ça devant votre femme, Étienne.

— Je suis entièrement d'accord avec lui, ajouta celle-ci. Mon père était cuisinier chez Lepage, à Lyon. J'aurais aimé qu'il soit encore des nôtres pour pouvoir goûter à vos aubergines.

Maggie savait combien ses *melanzane alla parmiggiana* avaient déclenché de passions à travers les époques, combien de mafieux auraient craché dans la pasta de leur mamma pour une portion de ses aubergines. Beccegato en personne, le restaurateur des clans Manzoni, Polsinelli et Gallone, avait retiré sa *parmiggiana* de la carte après avoir goûté celle de Maggie. Il s'était prosterné pour connaître son secret, mais il n'y en avait pas, tous les ingrédients étaient connus, la recette aussi ; seul le tour de main de la cuisinière savait créer ce délicieux chaos du palais. Maggie n'était pourtant pas meilleure cuisinière qu'une autre, elle n'explorait pas les livres de recettes, improvisait rarement, et goûtait assez peu l'art d'accommoder les restes. Elle se contentait de maîtriser les deux ou trois plats que les siens lui réclamaient sans jamais se lasser, ce qui avait forgé au fil des années sa virtuosité exceptionnelle.

Pourquoi chercher plus loin que l'évidence, pourquoi espérer mieux que la perfection ? Elle n'aurait pas la destinée d'une sainte, pas plus qu'elle ne se voyait vieillir en dame patronnesse, alors pourquoi se priver de l'idée folle d'exprimer son seul talent

dans un lieu où le partager avec des inconnus ? À cinquante ans passés, allait-elle se résoudre à vivre en deçà d'elle-même, à nier son désir de bien faire, à freiner son énergie capable de soulever des montagnes, et à oublier l'idée d'épater Dieu pour s'attirer ses bonnes grâces ?

*

Les contes de fées n'existent pas, même pour les fées. Combien de fois les parents de Belle le lui avaient-ils répété. Une manière de lui dire que malgré son corps de rêve, malgré son visage d'ange, la vie ne l'épargnerait pas plus qu'une autre et peut-être moins.

Belle, elle l'était depuis toujours. Avant leur exil, dans la maison de Newark, voisins et amis admettaient que, même comparée à leur propre fille, celle des Manzoni avait la grâce d'une madone. « Faites-lui faire des publicités ! Des concours de mini miss ! »

Belle n'avait pas même eu le temps de subir de telles épreuves : son enfance de princesse avait été bouleversée par le témoignage de son père au « Procès des cinq familles ». Les Manzoni avaient été mis en quarantaine, condamnés à la clandestinité et à la fuite permanente. Belle avait dû attendre son arrivée en France pour se montrer à nouveau au grand jour et retrouver son éclat. Par chance, elle avait gardé intacts sa fraîcheur et sa spontanéité, elle était res-

tée curieuse des autres et n'en voulait pas à son père du chemin de croix qu'il leur avait imposé.

Désormais, elle avait quitté le programme Witsec, pris son indépendance et commencé sa vie de jeune femme comme les autres. Mais qu'elle le veuille ou non, Belle n'était pas comme les autres. Elle vivait à Paris, dans un petit meublé de la rue d'Assas, dont elle ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas terminé ses études de psycho. « Pourquoi psycho ? » lui avait demandé sa mère, qui n'avait pas volé la réponse : « Compte tenu des variétés très particulières de stress et de perturbations nerveuses que j'ai vécues depuis l'enfance, je me suis dit qu'une phase théorique m'aiderait à étayer une base pratique déjà solide. » Belle n'acceptait aucune aide de ses parents et avait, dans un premier temps, refusé de gagner le moindre sou grâce à son physique. Pourtant, après divers jobs de serveuse mal payés, lassée de se faire draguer par deux clients sur trois, elle avait dû revenir sur ses beaux principes. Pendant qu'elle jouait les hôtesse d'accueil lors d'un congrès médical, une collègue lui avait assuré qu'en une séance de pose pour une affiche publicitaire, elle pourrait gagner l'équivalent d'un temps plein au Salon de l'auto.

Le FBI ne vit aucun inconvénient à ce que Belle joue les mannequins à condition que son visage n'apparaisse jamais sur une quelconque publication. Dans une agence spécialisée, on lui expliqua qu'elle pouvait être recrutée pour certaines parties du corps, les mains, les jambes, la poitrine, si elle avait des

mains, des jambes, ou une poitrine exceptionnelles. Bien vite, la patronne de l'agence s'aperçut que Belle pouvait jouer dans toutes les catégories.

Sur des panneaux 4 par 3, on vit son bras, levé en l'air, pour la campagne publicitaire d'une banque. Puis son dos, en noir et blanc, pour de la lingerie. Dans un film de fiction, elle servit de doublure jambes à l'actrice principale. Malgré les propositions, Belle travaillait juste ce qu'il fallait pour payer son loyer, ses quelques dépenses quotidiennes, et se consacrer à ses études. Et chaque photographe qu'elle rencontrait se demandait pourquoi elle était le seul mannequin au monde à ne jamais montrer son si joli visage.

Comme pour donner raison à ses parents qui l'avaient mise en garde contre les contes de fées, Belle n'était pas pressée de rencontrer le prince charmant auquel toutes les petites filles rêvent. Dotée comme elle l'était, elle n'aurait eu qu'à battre des cils pour le voir apparaître dans un nuage blanc.

Rien n'expliquait alors par quel étrange coup du sort la magnifique Belle Wayne s'était entichée d'un François Largillière.

*

Belle avait été la première à prendre son envol, et tous les Wayne, sans se l'avouer, sans se concerter, tournaient le dos à l'impossible Fred. Warren, à peine majeur, avait lui aussi quitté la maison pour s'installer sur le plateau aride du Vercors, à mille

deux cents mètres d'altitude, dans un petit village situé à la limite de la Drôme et de l'Isère. Tout là-haut, il sentait son cœur se purger d'un sang noir et lourd de vieilles humeurs accumulées depuis l'enfance, pour aller vers l'âge d'homme, réconcilié, débarrassé de toutes les violences dont il était l'héritier involontaire.

Sa toute nouvelle vie d'ermite n'allait pas durer ; dès qu'il serait en mesure de l'accueillir, et le plus tôt serait le mieux, sa bien-aimée viendrait le rejoindre. Il l'avait rencontrée deux ans plus tôt, le jour de son entrée en seconde au lycée de Montélimar, à quinze kilomètres de Mazenc.

Il avait affronté cette rentrée comme toutes les précédentes, en traînant des pieds, en maudissant son âge qui ne correspondait en rien à son étonnante maturité. Et puis, à peine avait-il eu le temps de poser son sac sur une chaise que Lena était apparue, tirant une dernière bouffée de sa cigarette avant de la jeter par la fenêtre avec un geste de petit mec. Warren comprit trop tard qu'un animal venimeux venait de le mordre et qu'un poison chaud se répandait dans son corps.

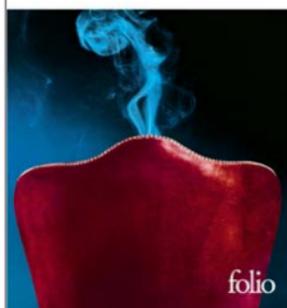
Lena était le premier être parfait qu'il rencontrait ; des yeux parfaits, à peine cachés par la frange d'une coiffure à la Louise Brooks, si parfaite pour la forme de son parfait visage. Sans parler de sa très fine et parfaite bosse sur le nez ou de ses imperceptibles cernes qui lui donnaient ce si parfait regard. Ce matin-là, elle était habillée comme une reine, avec son gros pull noir torsadé, son jean ajouré aux

*Composition Graphic Hainaut
Impression Novoprint
à Barcelone,
le 5 septembre 2009.
Dépôt légal : septembre 2009.*

ISBN 978-2-07-039700-6 / Imprimé en Espagne

166882

Tonino Benacquista
Malavita encore



Malavita encore Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre
Malavita encore de Tonino Benacquista
a été réalisée le 09 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070397006 - Numéro d'édition : 242441).

Code Sodis : N43505 - ISBN : 9782072408397

Numéro d'édition : 229443.